Mont Logan

Autor(en): **Roch, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich**

Band (Jahr): **54-55 (1949-1950)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-972459

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Mont Logan (6050 m)

En 1925, Norman Read, un Américain de Boston, faisait partie de l'expédition américano-canadienne dirigée par McCarthy, et dont les participants réussirent la première ascension du Mont Logan, le second sommet en altitude du continent nord-américain et le plus haut du Canada[1].

En 1950, avant d'être trop vieux, Read voulut refaire son exploit de 1925. C'est un homme sportif, bien entraîné, qui passe sa vie à faire du ski: en été au Chili ou en Nouvelle-Zélande, en hiver à Davos, où il me demanda de l'accompagner. Il me suffisait d'arriver avant le 5 mai à Cordova (Alaska).

Le 2 mai, un avion de la Swissair m'emporte de Genève pour New-York. A Gander (Terre-Neuve), les bourrasques de neige nous empêchent d'atterrir. Arrivé à New-York avec deux heures de retard, je manque ainsi la correspondance pour traverser les Etats-Unis. A 15 heures, un strato-clipper décolle et me dépose à minuit à Seattle sur la côte du Pacifique. Naturellement je n'ai pas retenu de chambre. L'hôtel où s'arrête l'autobus de l'aérodrome ne prend pas de client non annoncé. Deux blocs plus bas, un Suédois de l'Earl Hôtel voyant mon piolet, m'accueille très cordialement et me raconte qu'il faisait du ski en Suède dans son enfance; cet accueil confraternel me réconforte.

A 7 heures du matin le 5 mai, je suis de nouveau en l'air, direction plein nord. A Ketchikan, la première escale en Alaska, l'avion touche trop tôt à l'atterrissage et brise ainsi un montant des roues. Nous sommes bloqués: lunch dans des baraques par un temps couvert et triste. Je perds l'espoir d'arriver aujourd'hui encore à ma destination. Cependant, au début de l'après-midi, quatre avions amphibies emmènent les passagers jusqu'à Juneau, capitale de l'Alaska, où nous pouvons prendre le thé en attendant la suite des événements. Je raconte à une jeune femme indienne ou esquimau que je crains fort d'arriver trop tard à Cordova. Elle est plus optimiste que moi et me dit qu'elle n'a pas revu son mari depuis deux ans. Je lui accorde que c'est trop long, moi qui ai quitté ma femme, il y a seulement deux jours.

Un nouveau quadrimoteur nous prend. Nous survolons de vastes fjords aux rives boisées, et dans lesquels se déversent de grands glaciers bleus et verts. Il pleut, mais soudain, au-dessus des nuages, surgissent des montagnes glacées, étincelantes des rayons du couchant. Elles sont superbes! J'en suis fou de joie.

De nouveau sous la pluie l'avion atterrit à dix-huit heures à Cordova sur une longue piste de ciment, comme le sont d'ailleurs toutes les autres. L'auto m'emmène à l'hôtel Windsor qui n'a de grandiose que le nom. Et pourtant un bain et un bon lit sont les bienvenus, car j'ai couvert presque la moitié du tour de la terre en 52 heures.

Cordova est un triste village de pêcheurs, situé au fond d'un fjord, bordé de forêts sombres et de pics neigeux.

Notre expédition se compose de Bill Berry, un pionnier de l'Alaska, âgé de soixante-dix ans, de Seevert Jacobson, trappeur de la vallée de Chitina, âgé de trente-sept ans, de Read, soixante ans, et de moi, quarante-quatre ans. Le pays dans lequel Jacobson chasse les fourrures est grand comme la Suisse. Il y a construit dix-huit cabanes; en hiver, il passe de l'une à l'autre, pour placer ses pièges.

Les deux indigènes ont déjà déballé et remballé l'équipement et les provisions plusieurs fois, si bien qu'ils en ont par-dessus la tête. Sur ces entrefaites, la nouvelle arrive que la glace de Long Lake fond rapidement. C'est le lac sur lequel les roues de l'avion doivent être échangées contre des skis lui permettant d'atterrir sur le glacier au pied du Mont Logan. En conséquence, le départ immédiat est décidé.

Répartis dans trois avions: un Stinson, un Piper et un Norseman, nous sommes

[1] Le plus haut sommet du continent nord-américain est le Mont McKinley en Alaska (6191 m).

transportés jusqu'à l'aérodrome de gravier de May Creek à environ 200 kilomètres à l'intérieur des terres. Jusque là, nous survolons la Copper River le long de laquelle gisent encore les vestiges d'une ligne de chemin de fer qui évacuait le minerai de cuivre de la mine de Kennecot. D'une audace extraordinaire, cette ligne franchissait les grands fleuves sur des ponts, actuellement en ruine, et passait même sur un des immenses glaciers latéraux.

De May Creek à Long Lake il n'y a que dix minutes. En l'air, le pilote de l'avion Herbert Hailey me montre un loup, une sale bête.

Au début de l'après-midi Read et Jacobson partent pour le camp de base qui doit être installé sur le glacier à cent cinquante kilomètres plus loin. Hailey reviendra me chercher vers 16 h. 30.

J'attends toute l'après-midi et, ne voyant rien venir, je me dirige vers la maison d'Andersen, un Suédois qui vient chaque année, couper l'herbe autour de sa demeure, pour que cette dernière ne soit pas incendiée, quand le trappeur Schmock, son voisin, met le feu à la jungle pendant ses heures d'ivresse.

Fort inquiet je pense que mes trois compagnons ont capoté à l'atterrissage. Mais, en m'endormant j'entends tout à coup le ronronnement du moteur. Soudain réveillé, je lève la tête pour écouter: je me rends compte que c'est un moustique qui veut mon sang.

Le jour suivant, dès quatre heures du matin, tandis que j'aide au colon à couper son herbe, l'avion revient. Il n'avait pas pu décoller l'après-midi sur la neige mouillée recouvrant le glacier. Il n'avait pu repartir que lorsque la neige avait regelé pendant la nuit.

Il m'emmène à May Creek d'où toute l'équipe des pilotes part avec le Norseman pour lancer le matériel sur le glacier, autour de la tente où se trouvent déjà Read et Jacobson. Le temps est partiellement couvert, et il souffle un vent de tempête. Trois heures plus tard, les pilotes reviennent très excités. Dans la bourrasque, ils n'ont pas osé voler bas. Les caisses, lancées de trop haut, ont été éparpillées sur une grande surface. Bill Berry s'est profondément coupé l'auriculaire de la main droite, coïncé par une caisse. Il préfère renoncer à l'expédition à cause du danger d'infection.

Le soir, Hailey m'emmène dans son Piper jusqu'au glacier. Les montagnes brillent des reflets oranges du couchant. Elles sont molletonnées d'énormes glaciers aux tranches étincelantes.

L'atterrissage qui me donnait tant de soucis est des plus simples. L'avion s'enfonce dans la neige en glissant sur une trentaine de mètres et se bloque presqu'instantanément. Quoique la piste ait été tassée par Read et Jacobson, Hailey ne parvient pas à repartir car le vent souffle dans la mauvaise direction.

Tandis qu'il dormira dans son avion, je monte jusqu'à la tente à une heure de marche plus haut. A peine l'ai-je quitté que le vent tourne; et j'entends l'appareil qui s'envole. Il rentre à May Creek et doit revenir une dernière fois demain pour nous apporter le reste du matériel.

Il fait froid. Le moral de l'expédition est très bas car plus de la moitié de l'équipement et des provisions est perdue sur le glacier. Les caisses tombant de trop haut se sont enfouies d'un bon mètre dans la neige sans cohésion de l'hiver et le vent a nivelé les trous, de sorte qu'il est très difficile de retrouver quelque chose. La réussite de l'ascension paraît sérieusement compromise. Les deux sacs de Read, contenant l'équipement qu'il a étudié et collectionné depuis 25 ans, sont irrémédiablement perdus, et celà par ma faute. Il les voulait immédiatement à la tente et, au lieu de les laisser dans l'avion qui devait m'amener le soir, je les avais placés dans le Norseman pour qu'ils soient lancés et que Read les ait plus tôt.

Le lendemain, quand Hailey revient, Read tente de décoller avec lui pour rentrer à Cordova afin de télégraphier à Boston et New-York, pour commander du nouveau matériel. Mais Read est trop lourd et l'avion ne décolle pas. D'ailleurs même seul, Hailey ne parvient pas non plus à s'envoler. Pendant la nuit il tombe trente centimètres de neige, de sorte que la situation de l'avion est dés-

espérée. Pendant toute la journée nous tassons la piste et le soir enfin l'avion décolle. Je n'avais jamais réalisé que de s'envoler d'un glacier puisse demander autant de travail. Hailey a emporté toute la collection de télégrammes.

En attendant 18 jours le retour de l'avion, nous travaillons tantôt à transporter le matériel récupéré jusqu'au camp de base que nous voulons installer au début de la montée, tantôt à chercher les caisses éparpillées sur le glacier dans un rayon d'une dizaine de kilomètres. A deux reprises, crevant la couverture de neige, je tombe dans une crevasse; mais chaque fois, en me jetant de côté, je parviens à n'y laisser entrer que mes raquettes à neige. Jacobson et moi avions en effet décidé d'utiliser des raquettes, plus pratiques que des skis pour manier et tirer le traîneau.

Enfin l'avion d'Hailey est revenu. Cette fois les charges ont été parachutées, et quoique toutes les cordelettes se fussent rompues au choc provoqué par l'ouverture des parachutes, nous avons tout retrouvé. Dans sa tente, Read est au comble de la joie. Il se baigne littéralement dans les bas de laine, les sweaters, les chemises et les caleçons. Nous avons aussi reçu des chaussures de feutre de l'aviation américaine qui firent merveille.

Le jour même du second passage de l'avion, nous quittons définitivement le camp de base, situé à 2400 mètres d'altitude, pour coucher au camp de l'observation à plus de trois mille mètres.

Par une arête rocheuse que nous avons parcourue déjà huit fois pour transporter des charges, puis par une longue pente de neige crevassée, nous rejoignons un dépôt et le traîneau. Ce dernier est chargé et nous nous y attelons. En décrivant un immense arc de cercle pour ne pas perdre de l'altitude, nous rejoignons dans la soirée le premier camp qui, en réalité, est le troisième que nous avons installé depuis le lieu de l'atterrissage de l'avion.

Il nous faudra quatre nouvelles journées d'un dur labeur pour installer le camp du King Col à quatre mille mètres d'altitude. Du col nous voyons pour la première fois les deux plus hauts sommets du Mont Logan. Ce sont deux pointes, d'apparence modeste, qui couronnent une paroi de plus de quatre mille mètres de dénivellation, couverte de glaciers, cascadant en chutes de séracs jusque sur les mers de glace de Columbus et de Seeward. Ces deux glaciers sont si grands que tous ceux de la Suisse s'y perdraient comme un verre d'eau dans la mer.

Le seul obstacle sérieux se présente maintenant devant nous. C'est une pente raide de trois cents mètres de dénivellation, hérissée de séracs et crevassée d'innombrables fentes. Le premier jour, nous en escaladons la moitié par un zig-zag et une courte partie très raide, en glace, où nous devons tailler des marches. Le second jour, après nous être fourvoyés à droite dans une impénétrable forêt de séracs, nous traversons sur la gauche, enfilons une large crevasse remplie de neige et terminons ainsi la partie difficile. Nous sommes maintenant sur un glacier en canapé, bordé à gauche par une chaîne de hautes montagnes et à droite par un précipice. Au haut de ce glacier relativement peu incliné nous devrons franchir un col qui permet d'accéder au plateau sommital. Il nous faudra installer quatre camps successifs avant ce col. Pour que le mauvais temps ne nous coupe pas du gros de notre matériel, nous poussons chaque jour le camp complet un peu plus haut, ce qui nous oblige à faire quatre fois la navette de l'ancien au nouveau camp.

A la fin du premier jour, une dispute éclate entre Jacobson et moi. Fatigués par trois transports, nous sommes descendus chercher les dernières charges. J'en ai une sur le dos, tandis que mon compagnon tire le traîneau. Je marche en tête, encordé à une vingtaine de mètres en avant. Voulant farter les patins du traîneau qui ne glissent pas, Jacobson me crie de m'arrêter. Sans comprendre ce qu'il veut, je fais halte et j'attends. Au bout d'un moment je repars. Quand la corde se tend, Jacobson me crie de nouveau de m'arrêter, ce que je fais sans toutefois me retourner. Après un moment je repars de nouveau. La manœuvre se répète jusqu'à ce que Jacobson furieux, tire si vivement sur la corde que je tombe en arrière avec ma lourde charge. Furieux à mon tour, je saisis la corde avec laquelle je décris en l'air une grande boucle et je tire. La boucle cingle et

vient frapper Jacobson en pleine figure, lui arrachant ses lunettes. Puis je me détache, ramasse ma charge et monte seul vers la tente.

Jacobson assis sur le traîneau me crie qu'il s'en va, qu'il nous quitte et qu'il redescend au camp de base. De mon côté, je monte jusqu'à une immense crevasse qui barre la pente. Avant de la franchir sur un pont dangereux, je dépose ma charge et ma mauvaise humeur, et je redescends vers Jacobson. Nous nous expliquons et rejoignons ensemble le camp.

Pendant trois jours, nous faisons d'interminables navettes, et nous sommes si fatigués que nous voyons venir le mauvais temps avec satisfaction. A 5500 mètres d'altitude pourtant, la tourmente est désagréable. La toile des tentes s'agite comme si des trains express défilaient sans interruption sur nos têtes tandis que la neige chassée fait le bruit d'une cascade infernale. Au cours de cette nuit, j'entends des oiseaux de mer se bagarrer autour du camp. Je m'apercevrais plus tard que c'étaient les peaux de phoques des skis de Read qui vibraient dans le vent.

Le jour où nous franchissons le col, la tempête n'est pas apaisée. Read est très excité par l'espoir de retrouver un dépôt de vivres laissés lors de l'expédition précédente. Nous n'en voyons malheureusement aucune trace.

De l'autre côté, le brouillard nous gène. Par une pente raide nous descendons jusqu'à un plateau exposé au plein courant d'air; et tandis que je remonte au col pour aider Jacobson qui bataille avec le traîneau, Read abandonné à lui-même essaie de dresser la tente. Le vent est si violent que notre compagnon ne réussit qu'à la déchirer et à se geler les doigts. Trois heures plus tard, nous arrivons et tentons de redresser notre situation misérable. Jacobson monte la tente, tandis que je me mets immédiatement à construire un iglou. Le jour suivant, la tempête fait rage. Mes compagnons sont complètement enneigés dans leur tente déchirée tandis que je me trouve relativement bien dans ma grotte frigorifique.

Au milieu de la journée du lendemain, le ciel se dégage enfin et nous partons installer un dernier camp aussi loin que possible en direction du sommet. La dénivellation qui nous reste à surmonter est minime, mais la distance est encore grande. En chemin, Jacobson se met en colère. Pourquoi installer encore un camp si l'on peut atteindre le sommet depuis le col où nous sommes? Ceci est vrai pour lui qui est fort et bon marcheur, mais pour Read, une étape supplémentaire est indispensable. Jacobson veut retourner en arrière. Je le persuade de monter avec nous jusqu'à l'emplacement du dernier camp, de nous aider à dresser la tente, après quoi il pourra rentrer au col.

A peine la tente est-elle dressée que Jacobson nous quitte car la bourrasque recommence. Le vent balaye inlassablement les vagues de neige.

Read et moi sommes de nouveau au régime du train express et de la cascade. Le jour suivant, tempête. Jacobson devrait nous apporter, à Read ses skis et à moi mes raquettes à neige. Sans doute il ne peut nous rejoindre par ce mauvais temps.

Read qui, au cours de la longue montée n'avait presque rien mangé, se sent subitement un appétit féroce. Celà me met en colère car nous avons très peu de provisions et je voudrais les garder pour l'ascension. Il nous faut rester au chaud dans nos sacs de couchage et manger le moins possible. Les repas se composent donc d'un peu de purée de pommes de terre et de jus de raisins secs.

Le deuxième jour de tempête devient fastidieux. Je pense qu'à la maison je pourrais jouer avec mes gosses, tandis qu'ici je commence vraiment à m'ennuyer.

Le courant d'air a laissé une profonde tranchée autour de la tente. Mais, au cours de la troisième nuit, le vent tourne et la tranchée se remplit avec une vitesse vertigineuse. Nous sommes bientôt littéralement enneigés vivants. La pression augmente sur la toile qui lâche peu à peu. Pour qu'elle ne se déchire pas, je baisse le montant central que je ne peux plus redresser. Que faire?

Aussi longtemps que possible je reste bien au chaud. Puis, vers deux heures et demie du matin je m'habille de mon mieux dans le petit espace qui nous

reste, et dehors dans la tempête je me mets à construire un iglou. Je travaille sans interruption jusqu'à neuf heures du matin. Nous pouvons alors nous coucher tous les deux dans l'iglou, la tente ayant été dégagée ferme l'entrée de notre maison. Enfin nous sommes tranquilles, plus de flottement infernal de la toile, plus de cascade, seul un lointain murmure: c'est le bruit du vent qui balaye inlassablement les vagues de neige.

Le soir en sortant de la grotte, un ciel tout bleu m'apparaît un instant par-dessous les nuages sombres; puis le rideau se referme et il neige de nouveau. J'ai pourtant vu que demain il fera beau, ce sera pour nous le grand jour de l'ascension.

Le 17 juin, en effet, dès quatre heures du matin je réchauffe un frugal déjeuner. Read n'est prêt qu'à six heures quarante. Pendant tout ce temps, je ronge mon frein, tandis qu'avec ses doigts gelés, il a grande peine à s'accoutrer. Il a au moins six paires de bas de laine, chacune d'un demi numéro de différence. Il les enfile avec difficulté les unes sur les autres. Quand tout est terminé, il en a trop, ses chaussures lui serrent les pieds. Il doit donc en supprimer une ou deux paires.

Enfin nous sommes en route. Le plateau sommital est immense. Une longue pente nous conduit à une crête de neige ciselée par le vent. Ce vent est un artiste: ici ce sont des décorations gothiques, plus loin une armée de cachalots qui se ruent contre le courant d'air. La dernière partie de l'arête se redresse et devient presque formidable. En quatre heures nous avons atteint le premier sommet. De l'autre côté s'étend un immense plateau d'où surgissent les deux autres cimes du Logan. On se croirait dans le Jura tant les pentes sont douces. Vers le sud pourtant, les grands champs de neige se brisent en un précipice de plus de quatre mille mètres, jusqu'à la fameuse mer de glace. De l'autre côté, une nouvelle chaîne se dresse, bleutée par l'atmosphère. C'est le Mont Saint-Elias (5496 m) où en 1896 le duc des Abruzzes était monté presque jusqu'au sommet. Sans doute la tempête l'avait arrêté. La cime fut atteinte plus tard par une expédition du club alpin de l'Université d'Harvard. Vers l'est, cette chaîne est couronnée par le Mont Augusta et plus loin par le Mont Vancouver. Derrière, on devine la mer, la grande bleue, qui se perd dans la brume. En direction du nord, se dresse étincelant le Mont Lucania, le quatrième en altitude de cette région après le Mont Saint-Elias, le Logan et le Mont McKinley.

Une heure de descente, une demi-boîte de sardines et trois nouvelles heures de montée nous sont nécessaires pour atteindre le plus haut sommet. Le vent veut nous arracher nos cagoules. Nous passons une heure à la cime, à filmer, à photographier, et à nous geler.

En descendant, des nuages d'obstacles se forment au passage des arêtes, précurseurs d'une nouvelle tempête. En arrivant à l'Alaska, j'avais demandé quel était le vent amenant le mauvais temps. Personne n'avait pu me répondre et je sais maintenant pourquoi. En effet, le mauvais temps arrive de tous les côtés. Cette fois il nous vient de l'est. Read ayant donné le meilleur de lui-même, est incapable de remonter au premier sommet pour descendre à l'iglou, ce qui serait l'itinéraire le plus simple. Nous sommes donc obligés de contourner la cime dans le versant nord, raide et abrité du vent. La neige s'y est accumulée en une quantité inimaginable pendant la tempête qui nous avait bloqués dans la tente. Durant quatre heures, je nage littéralement dans cette masse blanche et pulvérulente. Derrière moi, Read, plus lourd, enfonce davantage, mais ma progression est si lente qu'il réussit à tenir le coup malgré sa fatigue et son poids. Peu avant vingt heures nous sommes de retour à l'iglou que nous atteignons en pleine tempête.

Depuis le jour où nous avions quitté le camp de base, il nous avait fallu trois semaines pour atteindre le sommet, sur un parcours de 25 kilomètres et une dénivellation de 3600 mètres.

Nous n'avons aucune idée de ce qu'est devenu Jacobson.

Notre problème est maintenant le retour. Le jour après l'ascension, nous

rejoignons péniblement la tente laissée au pied du col, et nous voyons le traîneau planté dans la pente hors du bon chemin. Que s'est-il passé? Qu'a fait Jacobson? Nous nous perdons en conjectures.

Le lendemain, en deux voyages, j'amène ma charge et le traîneau jusqu'au col. De l'autre côté, le brouillard nous enveloppe, il neige. Les bâtonnets marquant la piste ont disparu. Ils ont été fauchés par le vent ou sont enneigés. La boussole nous dirige. Quand une crevasse se présente, c'est tout d'un coup un grand trou noir qui voudrait nous engloutir. Nous ne savons jamais de quel côté tourner l'obstacle. Après de longues heures de marche, la crevasse, barrant la pente de part en part, nous arrête. Il nous faut la franchir par l'extérieur, et pour cela remonter légèrement sur une distance de deux cents mètres. Ce travail nous prend plus d'une heure et achève de m'épuiser. Par bonheur, le ciel se dégage en fin de journée. La cime du King Peak se montre, farouche, au-dessus des nuages, bien plus haute qu'on ne l'aurait imaginé. Le soleil éclaire nos pas pour la descente délicate de la dernière partie raide dominant le King Col.

La tente de deux mètres de hauteur, laissée à ce camp, ne ressort de la nouvelle neige que de trente centimètres. Par un puits et un tunnel nous réussissons à rentrer dans l'iglou où nous trouvons des tas de provisions; poulet au lard et citronnade! Je n'ai jamais mangé autant de poulet que durant cette expédition et je n'en ai pas été dégoûté.

Le lendemain, il nous faut plus de trois heures pour dégager la tente, et il est ensuite trop tard pour songer à rejoindre le camp de base le jour même, d'autant plus que je suis fatigué.

Enfin, le jour suivant, le temps est plus clément et nous descendons. Au camp d'observation où nous ne faisons qu'une courte halte, le vent a chassé une grosse caisse en bois qui emballait les bidons de pétrole des réchauds, à une distance de plus de cinq cents mètres de l'iglou.

De l'arête de quartz, nous comptons quatre personnes au camp de base. Jacobson que nous revoyons pour la première fois depuis huit jours, nous crie que c'est la police montée canadienne qui est à nos trousses. Read a en effet une fort mauvaise conscience car, atterrir au Canada sans permission est un grave délit. Il est très inquiet et me dit de le laisser arranger l'affaire.

En réalité, ce sont trois étudiants de Fairbank qui, une semaine plus tard, réussiront la troisième ascension du Mont Logan.

Jacobson nous explique que, le lendemain du jour où il nous avait quittés, il avait tenté, dans la bourrasque, de nous amener skis et raquettes. Il s'était perdu. Le jour suivant, ayant mangé toutes ses provisions et n'ayant plus de combustible, il était rentré en une seule journée jusqu'au camp de base. Se perdant dans la pente dominant le camp il y avait abandonné le traîneau qu'il voulait monter jusqu'au col. Nous retrouvons notre compagnon gras comme un tasson.

A partir d'ici, nous devons abandonner tout ce que nous ne pouvons pas porter sur notre dos. Pour mon compte, j'ai un appareil photographique Alpa-Reflex, mon cinéma Paillard, un petit théodolite Kern, un vrai bijou, les films exposés, mon sac de couchage et des vêtements, en tout une quarantaine de kilos. Je me sens pourtant petit et faible à côté de Jacobson qui emporte une charge de soixante kilos. La route est longue, d'autant plus qu'il n'y en a pas. En six étapes, nous parcourons plus de cent kilomètres, marchant la nuit pour profiter de la fraîcheur.

Pour sortir du glacier d'Olgivie, nous pouvons utiliser le traîneau pendant la première étape. Je passe à gauche pour faire une seconde visée de la mesure d'écoulement en surface du glacier. J'arrive à la station à minuit. Il fait trop sombre pour que je puisse lire les angles dans l'appareil. Si j'abandonne, mes premières visées ne vaudront rien. J'essaye donc de dormir sur l'herbe en attendant plus de lumière.

A deux heures du matin, je réussis à faire mes lectures. J'emballe ensuite le théodolite et le trépied et, à ski, je pars aussi vite que possible pour ratrapper

mes camarades. Je trouve leurs traces de l'autre côté du glacier. Je les suis. Le temps passe, sept heures, huit heures... J'ai perdu les traces et ne trouve personne. Au confluent des glaciers d'Olgivie et du Logan, il y a tant de moraines que je ne sais entre lesquelles ils ont passé. J'ai sur moi une boîte de sardines et un paquet de raisins secs. S'il me faut parcourir cent kilomètres dans ces conditions ce sera gai, mais je préfère encore tenter ma chance que de rester ici.

Toutes les deux minutes je crie, mais sans résultat. Je monte sur les moraines pour voir de l'autre côté. Toujours rien; je commence à désespérer.

Soudain une détonation retentit, répétée par une quantité d'échos. Du sommet d'une moraine escaladée en direction du coup de feu, je vois mes compagnons, qui n'étaient qu'à quelques centaines de mètres et qui avaient régulièrement répondu à mes appels. Le vent avait emporté leur voix du mauvais côté.

Ce même jour j'aperçois une woolverine qui détale derrière une moraine. On dirait un petit ours. C'est un animal vorace et vicieux des pays du nord. Elle est sûrement montée jusqu'ici pour goûter à nos provisions.

Au cours de la cinquième nuit de marche, un torrent du glacier nous arrête; il est si profond et si large que nous ne trouvons aucune possibilité de le franchir, même pas sur plusieurs kilomètres en amont et en aval. Il est vingt-trois heures quand nous nous résignons à sortir nos sacs de couchage et à dormir sur la glace. Je n'ai jamais si bien dormi. C'est sans doute grâce à la délicieuse fraîcheur du glacier. A six heures le lendemain matin, les eaux ont beaucoup baissé. Grâce à une paire de crampons que Jacobson a emportée, et que nous nous relançons par-dessus la rivière, nous traversons dans l'eau en marchant sur la glace du fond.

Ce même matin, nous campons sur les rives d'un ravissant lac. Vers seize heures, nous sommes réveillés en sursaut par les cris de Read qui tente de chasser deux Grizzlis installés à une dizaine de mètres dans notre cuisine et qui en veulent à notre confiture. Enormes et mal peignés, ils se dressent sur leurs pattes de derrière pour voir Read. A sa vue, ils détalent tranquillement, un de chaque côté de notre camp.

Au sortir des glaciers et des moraines, nous tombons dans une jungle où la trace des animaux sauvages, loups, coyotes, ours, chèvres, constitue la meilleure piste. Malheureusement ces animaux marchent à quatre pattes, de sorte que leur piste n'est bonne que jusqu'à un mètre au-dessus du sol. Pour nous qui marchons à deux pattes, la progression est très pénible.

Enfin nos peines sont finies, car nous atteignons la cabane où des provisions et deux canoës pliants ont été déposés avant l'expédition par un avion. Nous trouvons ici un compagnon des trois étudiants de Fairbank. Il s'était blessé à un genou et avait dû revenir en arrière.

Le repos dont nous jouissons est le bienvenu, et la nourriture est excellente. Nous travaillons à améliorer la piste d'atterrissage située sur un grand delta. Il était prévu que nous devions descendre en canoë la rivière Chitina jusqu'au village de McCarthy où l'avion devait nous prendre. Mais le jour où nous voulons embarquer, l'avion arrive jusqu'à la cabane et nous enlève; l'expédition est terminée. Le soir même nous sommes à Cordova où il pleut toujours. Le jour suivant nous volons jusqu'à Seattle. Le troisième jour je suis à Denver, en route pour Aspen, afin de rendre visite à mes amis Willoughby.

Malgré toutes sortes de difficultés, cette expédition avait en fait bien réussi. Ce pays de montagne est couvert d'immenses glaciers, bordés d'une infinité de sommets. On n'y trouvera malheureusement pas les bonnes conditions d'ascension que l'on rencontre dans les Alpes lors des étés chauds, ce qui est peut-être un attrait supplémentaire pour cette région. C'est en tous cas la contrée la plus sauvage que j'ai jamais visitée.

Je garde un souvenir merveilleux de cette exaltante aventure.

André Roch